

**L'Œil de feu**, par Jeanne Leuba. C'est, dans un Eden empoisonné par les plus belles fleurs dont les parfums s'exaspèrent sous le soleil de l'Annam, le récit intime, la confession d'un adultère... élégant. Je suis convaincue que sous le ciel nuageux et pluvieux de notre bon Paris, ça serait la même chose... parce que le motif est le même, et il est mauvais, si le roman est bon.

**Arc-en-ciel**, de Jean Nesmy. Des contes savoureux, de petits drames pas trop noirs et des légendes dont le *Miracle du givre* est une des plus jolies.

**La comtesse Ghislaine**, par Rosny aîné. Un aviateur, des chiens, et surtout l'art du grand conteur qu'est Rosny faisant sortir d'un détail toute la surprise d'un monde ancien ressurgissant. Puis l'idylle avec une jolie femme-fée qui protège le voyageur et ne déteste pas voir les loups. On finit par mettre en fuite les loups et les boches (ceux-ci moins beaux que ceux-là) et on croit parce qu'on est jeune à l'éternité de la vie amoureuse.

**Mon ami Pax**, par René Kerdyk. Très beau tirage de luxe, orné de six dessins inédits de Guy Arnoux, d'une délicate histoire d'un double amour où l'ombre du mort donne le précieux enseignement d'une vie plus intime et... respectueusement meilleure.

RACHILDE.

### THÉÂTRE

THÉÂTRE DU VIEUX COLOMBIER ; *Cromedeyre-le-Vieil*, pièce en 5 actes, en vers; de M. Jules Romains (26 mai).

J'en suis resté aux extraits que je vous ai donnés de l'œuvre dramatique de M. Jules Romains. Serez-vous de mon avis, après avoir lu ces extraits, malgré mon compte rendu rapide du sujet, quand je dis qu'il y a dans *Cromedeyre-le-Vieil* une grande poésie? Plus même qu'une grande poésie : une beauté sombre et sauvage, un goût rude et vif, un pittoresque extrêmement savoureux presque dans chaque mot? Comme cette œuvre nous change heureusement, non pas seulement des pièces habituelles de nos théâtres, mais surtout des pièces en vers que nous entendons habituellement! Je vous ai dit que vous seriez surpris, sans doute? Vous l'êtes, avouez-le. Surpris n'est même pas suffisant? Vous êtes déconcertés. Encore même plus, peut-être? Inquiets? Je vois ce que c'est. Vous ne reconnaissez pas la poésie comme

on vous a appris à la connaître. Passe pour le sujet, si nouveau soit-il. Mais l'alexandrin vous manque, la bonne cadence bien régulière des douze syllabes bien régulièrement coupées par le milieu, et la rime, surtout, l'affreuse et maudite rime, la plaie de la poésie et le moyen de paraître poètes pour les gens qui ne le sont pas. Eh bien, si vous êtes tout cela : surpris, déconcertés, même inquiets, vous, simples lecteurs, rassurez-vous néanmoins. Des critiques, des écrivains, des poètes même l'ont été comme vous, et en ont témoigné. Je n'en veux pour exemple que M. Fernand Gregh. Vous connaissez M. Fernand Gregh, je l'espère pour lui, du moins. C'est un poète. Il passe en tout cas comme tel depuis longtemps. Cette réputation lui est venue de bonne heure, en effet. C'est une histoire délicieuse, un peu oubliée, peut-être ? M. Fernand Gregh lui-même sera enchanté de la voir rappeler : le souvenir de nos premiers succès nous est toujours agréable. C'était l'année de la mort de Verlaine, en 1896. M. Fernand Gregh avait écrit dans la *Revue de Paris* un article sur le poète. Il y avait reproduit un petit poème de lui, intitulé *Menuet*. M. Gaston Deschamps, lui aussi, avait écrit dans le *Temps* un article sur Verlaine, et quand il le recueillit dans un de ses volumes, *La Vie et les livres*, il chercha çà et là de quoi l'augmenter, des citations, par exemple. Il trouva dans l'article de la *Revue de Paris* le *Menuet* de M. Fernand Gregh. Il n'y regarda pas de trop près, le prit pour un poème de Verlaine et le plaça dans son article en le donnant comme tel et en le qualifiant de « menu chef-d'œuvre ». Ne dites pas tout de suite que ces grands critiques n'en font jamais d'autres. Certes, M. Gaston Deschamps montrait qu'il connaissait bien mal l'œuvre de Verlaine, et s'il voulait faire des citations il aurait pu recourir aux ouvrages mêmes du poète. Il n'était pas cependant sans excuse. Le *Menuet* de M. Fernand Gregh ressemblait tant à un petit poème de Verlaine intitulé *Chanson d'automne* ! Vous en jugeriez au complet si je pouvais vous donner les deux pièces. La première strophe de l'une et de l'autre suffiront, je pense. Vous le verrez, si ce n'est pas le même mètre, c'est la même strophe et la même musique mélancolique et voilée.

## CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs  
Des violons

## MENUET

La tristesse des menuets  
Fait chanter mes désirs muets

De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Et je pleure  
D'entendre frémir cette voix  
Qui vient de si loin, d'autrefois,  
Et qui pleure.

.....

Le sentiment de M. Fernand Gregh dut être alors assez mélangé. D'un côté, on le dépouillait, mais de l'autre son petit ouvrage se trouvait qualifié de « menu chef-d'œuvre ». Que faire ? Se taire, et savourer cette grande jouissance littéraire de voir des vers de soi attribués à un grand poète sans que personne s'aperçoive de l'inexactitude ? Parler, et montrer qu'on était tout de même capable de quelque chose, puisqu'on savait si bien ressembler au génie ? Il fallait se décider, et sans trop attendre. M. Fernand Gregh ne manque ni d'intelligence ni d'adresse. Ce sont même ses meilleurs dons comme poète. Il dut se rendre compte que cette fortune, qu'il devait à une erreur d'attribution, ne lui arriverait plus jamais dans son œuvre, et qu'il lui fallait en profiter. Il réclama donc publiquement son bien, dans une lettre qui fit le tour des journaux. Le résultat fut merveilleux. La veille, personne ne connaissait M. Fernand Gregh. Tout le monde le connut le lendemain. Un jeune homme qui faisait à ce point du Verlaine, du Verlaine si Verlaine qu'un critique comme M. Gaston Deschamps avait pu s'y tromper ! C'était intéressant ! On avait enfin un poète ! Un éditeur s'offrit aussitôt à M. Fernand Gregh pour publier son premier volume de vers. Ce volume eut tout de suite plusieurs éditions, et la même année, l'Académie Française, qui aime l'originalité, décernait un prix à son auteur. M. Fernand Gregh était célèbre. La célébrité du pastiche ! La célébrité de l'imitation ! Nous avons là, bien avant M. Paul Reboux et Ch. Muller, la perfection des *A la manière de...* Le mot bonheur n'est pas assez fort pour dire ce qu'éprouva M. Fernand Gregh. C'est l'ivresse qu'il connut. Il l'écrivit par la suite dans un poème :

.....

J'ai livré la bataille au destin, j'ai vaincu ;  
Tout le rêve qui me hantait, je l'ai vécu,  
Je vais dans la lumière et dans l'apothéose.

.....

J'ai connu tes baisers les plus fougueux, Amour,  
Et, Gloire ! la douceur de tes graves caresses.

Une anecdote connue témoigne également de ses transports. Très assidu alors chez M. Anatole France, M. Fernand Gregh lui demanda un jour ce qu'il pensait de son avenir et s'il voyait en lui un chef d'école. « Mon cher ami, lui répondit M. Anatole France, un chef d'école, surtout en poésie, a toujours eu des gens de valeur avec lui. Qui avez-vous ?... Un tel ?... un tel ?... un tel encore ?... (1) autant dire personne ! Alors, je doute fort... » M. Anatole France, ce jour-là, prophétisait-il ? Depuis l'aventure du *Menuet*, M. Fernand Gregh ne paraît pas avoir retrouvé la veine poétique qui fit sa réputation. Ses autres volumes de vers, dans lesquels, abandonnant le pastiche, il a fait œuvre personnelle, n'ont fait aucun bruit. Ce qui prouve bien qu'il n'y a rien de tel que d'imiter pour réussir et qu'on ne gagne rien, quelquefois, à se contenter de son propre fonds. Quand *Comœdia* reparut, après la guerre, M. Fernand Gregh y prit les fonctions de critique dramatique. En cette qualité, il a rendu compte de *Cromedeyre-le-Vieil*. On dit qu'il n'y a que les poètes pour parler de poésie. M. Fernand Gregh a voulu nous le montrer. Il a jugé *Cromedeyre-le-Vieil* en poète, au point de vue de la forme. Vous allez voir, comme je vous l'ai dit, si vous êtes excusables d'être surpris de voir la poésie, la vraie, sous un aspect qui ne vous est pas familier.

Quant au vers blanc dont il se sert (M. Jules Romains), en vérité il est trop blanc. Le vers libre, oui ; j'en ai fait depuis 1892, j'en fais encore, et il peut avoir son utilité, il a ses beautés. Mais, par grâce, Jules Romains, donnez-nous de temps en temps une sonorité sœur au bout de la ligne, et sinon une rime, du moins une assonance ! Deux ou trois fois j'ai cru que de la laisse rythmique le vers allait naître, que les ailes allaient lui pousser ; car les deux rimes, ce sont les deux ailes du vers. Mais non, j'étais comme un musicien qui attend une « résolution ». L'on connaît l'histoire de Mozart (ou Chopin ?) invité dans le monde, et interrompu au milieu d'une improvisation par l'annonce du maître d'hôtel : « Madame est servie... » On passe à table, on avale le potage. Et soudain l'on voit le musicien, les traits crispés, se lever, et rentrer dans le salon pour frapper sur l'instrument l'accord parfait que son oreille douloureuse réclamait depuis le début du dîner. « Je souffrais trop », dit-il, en revenant, la figure enfin épanouie. Que n'au-

(1) Je n'ai pas le temps de rechercher dans mes papiers les noms de ces disciples de l'*Humanisme*, école littéraire fondée alors par M. Fernand Gregh et qui vécut juste le temps d'un Manifeste.

rais-je donné, de temps en temps, au Vieux-Colombier, pour frapper l'accord! De quelle plénitude délicieuse, de quelle *réalité* souveraine, les théoriciens du vers blanc se privent, en se privant de l'accord des sonorités semblables, sous prétexte de nouveauté!

Autant dire, n'est-ce pas? que la rime c'est la poésie. Autant dire qu'il n'y a pas de poésie sans la rime! Eh bien, ce n'est là que l'expression de la pire routine poétique. Prenons un exemple, José-Maria de Heredia, si vous voulez. Vous connaissez les sonnets des *Trophées*. Dieu sait si ces vers riment, et même richement. Est-ce de la poésie, au sens véritable du mot? Pas le moins du monde. C'est de la versification, extrêmement brillante, c'est entendu, mais rien que de la versification. C'est fait pour l'œil, pour l'oreille. Rien pour l'esprit ni pour l'âme. C'est une suite de tours de force, de patience, assez comparables à ces bibelots compliqués que fabriquent avec des coquillages des gens minutieux et maniaques. Voulez-vous une preuve plus générale? Vous avez certainement lu des poèmes de poètes étrangers, traduits en français, vers par vers, et sans aucune rime, justement parce que traduits dans le mot à mot le plus exact, avec le seul souci de la fidélité au sens même du poème. Avez-vous senti le charme très grand, très pénétrant de ces traductions, charme qui tenait uniquement à la rêverie, au sentiment exprimés, au paysage décrit, charme que le manque de rime laissait entier, augmentait même par ces éléments essentiellement poétiques : le vague, l'imprécis, l'indécis, tout ce qui est la poésie même? La rime, avec sa sécheresse, sa régularité, sa monotonie, son côté mécanique et tout extérieur, n'eût rien laissé de cette beauté, en tout cas l'eût fort diminuée. Ne le croyez pas, que la rime c'est la poésie et qu'il n'y a pas de poésie sans elle. La rime n'est que le moyen de paraître poètes, de faire les poètes, pour les gens qui ne savent que faire des vers, et il est grand temps, suivant le conseil donné il y a longtemps par Verlaine, qu'on torde enfin le cou à ce bijou d'un sou. Non seulement la rime n'est pas la poésie, mais encore elle est une entrave, un obstacle à la poésie même. Pour elle, le poète fausse son inspiration. Tel vers lui vient, qui exprime telle chose. Mais ce vers ne rime pas avec le vers précédent ou celui qui va suivre. Alors il le refait et souvent le mot qui fournit cette rime emporte tous les autres mots du vers et font celui-ci tout différent. Le préjugé de la rime est égal au

préjugé de l'alexandrin, grâce auquel tant de vers sont chevillés, tant de poèmes fatigants et ennuyeux à lire, par tout ce qu'ils contiennent de longueurs purement métriques. L'alexandrin n'est pas plus la poésie que ne l'est la rime. L'expression d'un motif poétique peut demander, dans son développement, tantôt douze syllabes, tantôt plus, tantôt moins. La vraie poésie n'est pas dans la forme, elle est surtout dans l'expression exactement correspondante aux nuances, à la cadence de la rêverie ou du sentiment du poète. Je pourrais vous donner bien des exemples tirés de poètes qui sont vraiment des poètes. Je m'en tiendrai à *Cromedeyre-le-Vieil*. Les vers que je vous ai cités ne riment pas. Mais relisez les strophes de Pierre d'Amas sur son auberge formant village, ou le récit du Boiteux aux jeunes filles assemblées autour de lui. Qui osera dire que ce n'est pas là de la poésie, et une poésie extrêmement pénétrante, qui fait à la fois rêver et penser ? Il manque là, par défaut de la rime, selon M. Fernand Gregh, « la sonorité sœur, les ailes des vers, frapper l'accord, la plénitude délicate, la réalité souveraine » ? L'absence de toutes ces belles choses a sans doute choqué son oreille *douloureuse* comme celle du musicien dont il parle ? Pour qu'il les célèbre à ce point, il faut bien penser qu'on les trouve dans ses vers à lui, et c'est bien encore une preuve qu'elles n'ont rien à voir avec la vraie poésie. La rime a d'ailleurs encore un bien autre mérite. Elle aboutit souvent au pathos le plus comique. J'en ai eu récemment un exemple avec Madame la Comtesse de Noailles. Cette grande poétesse, elle aussi, comme M. Fernand Gregh, a le culte de la rime. Elle a publié dans une nouvelle revue d'art un petit poème intitulé *Juillet*. C'est la description d'un paysage de plein été. Le soleil torride accable tout. Les arbres, les plantes semblent mourir. Les oiseaux se sont tus. Tout semble exténué dans le silence brûlant. Mais soudain il pleut :

. . . . .  
 Mais voici qu'elle vient danser,  
 Brusque sorcière inattendue,  
 La pluie alerte, ample, pointue  
 Sur tous les chemins harassés.  
 Puis elle se meurt ; l'étendue  
 Disperse dans la paix du soir  
 Cette calme odeur d'arrosoir.

Une odeur d'arrosoir?... C'est trouvé, certes. Cela me surprit, néanmoins. Je lisais ces vers chez moi, un dimanche. Je me dis : « Ces poètes ! C'est pourtant vrai ! Ils sentent des choses que, nous autres, esprits positifs, nous ne sentons pas. Tout de même, une odeur d'arrosoir ?.. ». Je me souvenais bien d'un vers de François Coppée : « Oh ! quelle bonne odeur à la terre mouillée ! » Mais quel rapport avec cette « calme odeur » ?... J'appelai ma bonne. Elle était justement dans le jardin. Je lui dis : « Marie, ayez donc l'obligeance de me monter l'arrosoir. » Quand elle me l'eut apporté, exprès dans mon cabinet, pour que le parfum fût plus sensible à être ainsi retenu dans une pièce, je le posai sur une table, et approchant le visage, je le sentis. Aucune odeur. Tout au plus une certaine odeur de zinc humide. Ce ne pouvait être cette odeur que célébrait Madame de Noailles. Je manquais d'odorat, sans doute. Je voulus contrôler. Je pris l'arrosoir, je descendis et je me rendis chez un voisin, un brave homme de graveur sur bois qui ne cherche pas midi à 14 heures. Je lui dis : « Dites donc, sentez un peu cela. » Il me regarda tout étonné : « Oui, lui dis-je, sentez un peu cet arrosoir. » Il me regarda encore : « Sentir cet arrosoir ? Comment cela ?... » Je continuai : « Comment cela ? Mais, parbleu, en mettant le nez dessus. Eh bien, sentez-vous quelque chose ? » Mon voisin avait senti, en effet, et quand il eut senti : « Mon Dieu ! moi, non, vraiment, je ne sens rien. Que voulez-vous que je sente ? Cet arrosoir est propre... Il n'y a rien dedans... C'est, lui dis-je alors, que Madame de Noailles a parlé, dans un poème, d'une « calme odeur d'arrosoir ». Mon voisin me regarda. Il me regarda même singulièrement. « Madame de Noailles?... me dit-il, sans que ce nom parût lui dire grand'chose. Vous dites que cette dame a parlé d'une odeur d'arrosoir?... Mais cela ne rime à rien !... » On n'a pas tous les jours l'occasion de donner une petite leçon de poésie. Je ne voulus pas manquer celle-ci. « Si ! dis-je à mon voisin, cela rime avec « soir », et si égal que cela puisse vous être, avec raison, c'est là ce que M. Fernand Gregh, qui s'y connaît, appelle « la sonorité sœur... les deux ailes du vers... frapper l'accord... plénitude délicieuse... réalité souveraine !... »

Poésie, que tu es donc tout autre chose !

La troupe du Vieux-Colombier a été remarquable dans l'interprétation de *Cromedeyre-le-Vieil*. La mise en scène, égale-

ment, a été très belle. Le groupement des personnages, dans certaines scènes, dans leurs costumes paysans, avec leurs larges chapeaux, nous a montré autant de tableaux sobres et puissants. M. Jacques Copeau, directeur du théâtre, si c'est lui qui a réalisé tout cela, mérite les plus grands éloges.

MAURICE BOISSARD.

### PHILOSOPHIE

J. Sageret : *La Vague mystique*, E. Flammarion. — Paul Dupont : *Les Problèmes de la Philosophie et leur enchaînement scientifique*, Alcan. — Franck Grandjean : *La Raison et la vue*, Alcan. — G. Lasbax : *Le Problème du Mal*, Alcan. — Louis Rougier : *Les Paralogismes du Rationalisme*, Alcan. — Julien Benda : *Dialogue d'Eleuthère*, Emile-Paul. — Memento.

L'interminable polygraphe feu E. Faguet écrivit un jour un article sous ce titre bizarre : *Les trois Anti*. Les trois Anti, c'étaient l'anticléricalisme, l'anti-protestantisme et l'antisémitisme. — Il s'agissait, comme on voit, de nos modernes guerres de religion. Les passions religieuses, en effet, ne sont pas mortes ; avec une ardeur diminuée et par des voies détournées, elles poursuivent leur cheminement dans les âmes et laissent percevoir leur obscure répercussion dans nos luttes sociales. — Le critique philosophique pourrait reprendre le titre de Faguet et sa division tripartite en les appliquant aux clans ennemis qui se partagent actuellement le royaume de Philosophie. Il n'y aurait pas moins de trois *Anti* philosophiques : L'antimysticisme, l'anti-pragmatisme et l'anti-intellectualisme. Encore cette division pourrait-elle se réduire à deux termes si l'on songe qu'antimystiques et anti-pragmatistes se prêtent main forte en mainte occasion pour défendre les positions intellectualistes.

M. Sageret appartient au premier de ces trois clans. C'est un antimystique décidé, mais d'un antimysticisme qui n'a rien d'homaisien. Son livre n'est pas d'un sectaire ; c'est celui d'un esprit subtil, nuancé ; d'un érudit très au courant de l'histoire des sciences et de la philosophie ; scientifique fervent, sans la rudesse et la verveur d'un Le Dantec. — S'il se met en travers de la **Vague mystique**, c'est qu'il croit voir sa chère science menacée par le flot montant. Il reconnaît au mysticisme son droit à l'existence dans son domaine propre, il ne réprovoque que ses incursions dans le domaine scientifique. Le mysticisme, se dé-